

Trois histoires vraies

GUILLAUME RIHS

1. UNE HISTOIRE QUI FINIT BIEN

Martin exerce un métier difficile: faire des mineurs des majeurs en les tissant dans le tissu professionnel. Conseiller en orientation, il se propose aussi comme éducateur, professeur de français et de bonnes manières. Par exemple avec ce jeune dont il a la charge:

- Vous êtes en retard.
- Un jeune de mauvaise foi:
- C'est le bus qui avait du retard.

Martin invite ce jeune à anticiper ses déplacements, le respect commençant par-là, et revenir la semaine prochaine. Le jeune s'exécute en claquant la porte; avant quoi, il dit:

- Vous servez à rien, allez, arrêtez de faire genre.

Tous deux reprendront la semaine prochaine les questions de la ponctualité et du lexique adéquat dans la relation à un référent.

Tard le soir, Martin rentre chez lui. Dans les rues noires, il traîne, fourbu, quand on l'interpelle. Quelqu'un lui demande une feuille, un filtre; Martin ne se souvient plus, ne saurait plus me dire exactement. Il a mal à la tête, ni feuille, ni filtre, pas envie de bavarder; il poursuit son chemin sans un mot. Mais derrière lui, du mouvement. Soudain, Martin a peur. Il sait de quoi certains se montrent capables. Là, ce sont cinq pulls à capuche à l'approche, à la renifle, à la traque, à l'attaque. Le pas de Martin s'accélère. Les autres pas s'accélèrent, scène épouvantable.

- On te parle, oh, fils de pute.
- Professionnel du conseil en orientation, Martin se retourne:
- Vous servez à rien, allez, arrêtez de faire genre.

Quelle mouche pique Martin? Sa répartie l'étonne lui-même. Et les garçons l'entourent, tous autant qu'ils sont. T'as dit quoi? T'as dit quoi? Les garçons n'en croient pas leurs oreilles. T'as dit quoi? Le grand fait craquer ses articulations, t'as dit quoi? Le petit sautille comme un chien de combat tirant sur sa laisse, t'as dit quoi? Martin prend la mesure de son toupet, il écarquille les yeux.

- C'est aussi ce que fait l'un de ses assaillants:
- C'est mon référent!
- Qui se fraie un passage:
- Attendez, c'est mon référent. Arrêtez: c'est mon référent!
- Quelques secondes d'hésitations s'écoulent, et puis le groupe s'éloigne.
- Dans son dos, Martin entend:
- Laissez tomber, c'est mon référent, il est cool, non, arrêtez, il est cool.

Un sourire grand comme ses ambitions s'épanouit sur le visage de Martin. Ce que ce jeune a fait de progrès! Martin se réjouit de ces grands progrès, et même il réfléchit à de nouveaux objectifs pour ce jeune, des choses stimulantes, allez, avec de l'enjeu, tiens, oui, et des responsabilités, voilà! Tant qu'on y est.

2. UNE HISTOIRE QUI FINIT MAL

Martin (un autre Martin) prend sa retraite.

- Arrête, Martin, tu nous fais marcher.

Martin compte parmi les piliers, pivots, poutres et poteaux du personnel, Martin en salle de repos vous offrant une plaisanterie, Martin tout en tonus, fidèle, fier de son travail, disponible et content. On jurerait que sans Martin, l'établissement s'écroule. Or, les départs font partie du cycle des établissements. Or, les établissements ne s'écroulent pas. Certains collègues, même, écoutons-les, se réjouissent à voix basse du départ de Martin, murmurent des reproches, oh, trois fois rien. Personne ne dit jamais rien en face à Martin. Bientôt Martin parti, voilà aussi l'espoir d'un heureux renouvellement.

C'est en janvier que Martin évoque pour la première fois son départ – et qu'on lui dit:

- Arrête, Martin, tu nous fais marcher.

Martin fait plus jeune que son âge. A la retraite, Martin sportif profitera de sa retraite. Il parle de ses projets. Au mois de février, il envoie un message à ses collègues, anticipé, de remerciements; les réponses ne tardent pas, tu nous manqueras, Martin. Mars et avril: on le voit ranger. Il offre un livre à celui qui passe, des conseils aux stagiaires, il déplace des classeurs, les feuillette et les remet à leur place. En mai, Martin ne parle plus que de lui, que de la retraite, il semble ne plus travailler du tout.

C'est alors que le drame advient; quand Martin trouve l'idée d'offrir des pin's à ses collègues. Des pin's, oui, à ses collègues: c'est déjà une histoire qui date. Combien de temps faut-il pour faire fabriquer des pin's? Martin a préparé son coup. Ce sont de petits objets brillants, lisses et solides, sur lesquels il sourit. Leur découpe suit le pourtour de son visage, de sa chemise avec cravate.

Au-dessous de sa bouche ouverte à pleines dents se lit:

«Ciao Martin!»

Sur le petit stand qu'il installe en salle de repos, les exemplaires couvrent un bon mètre carré de table; et peut-être une réserve sommeille-t-elle dans un sac. Notez qu'il les offre, ces pin's, naturellement: les offre. Il s'y installe un vendredi à 17h. Précisément l'heure où personne ne souhaite parler retraite et pin's avec un retraité. Martin attend. Sourit. On le voit, lui sourit, on manque de temps. On devine juste ce qu'il faut pour, plus tard, comprendre, et me raconter. Mais on est pressé de rentrer. Martin ne hèle pas ses collègues, il se tient discret à son stand. Attend.

Alors!

Alors pas une personne ne se saisit du moindre pin's.

Pas une seul personne.

Mauvais choix du moment, mauvais choix du cadeau. Et ce spectacle de vieux Martin se ratatinant, s'affaissant, tombant, de ce Martin croulant... Qu'on fuit. Il doit être dix-huit heures trente quand Martin remballa sa marchandise (toute sa marchandise) et rentre chez lui.

Martin travaille le mois de juin, en petite forme. Après, on ne le revoit plus. Vexé de cette sortie ratée, il ne se présente pas aux fêtes, où, d'ordinaire, reviennent les retraités.

3. UNE HISTOIRE QUI FINIT BIEN

Le message fait tomber Martine de son canapé.

Le père d'élève doute de son aptitude à évoluer au contact d'enfants. Il la décrit comme «manipulative» et «out of control» (car il écrit en anglais, le salopard.) Son avocate nous lit en copie. C'est un message qui arrive au milieu des vacances de Noël. Martine en reste stupide devant son écran. Les jours qui suivent, elle appelle ses collègues et sa directrice, relit l'e-mail à s'en rendre malade, ramassis d'injuste agressivité, mots choisis pour faire mal, mauvaise foi. Mon fils n'est pas violent! écrit le père. Comment osez-vous dire «violent»? Violent! Mon fils n'a pas craché! Comment osez-vous dire «craché»!

(Qu'on rassure Martine: ce père est fou.)

Une rencontre s'organise à la rentrée, l'occasion qu'on se calme. La directrice a convaincu le père de laisser l'avocate en suspens, aussi le père se présente accompagné, en plus de l'élève et de la mère de l'élève, d'un ami de la famille, plus âgé, plus tempéré, à vocation de médiateur-traducteur; peut-être encore de garde du corps. Le père se croit-il en danger?

L'élève, lui, a petite mine. Il se ronge les ongles.

En face s'assoient l'accusée, la collègue et la directrice, et l'on compte six adultes autour de trop petits bureaux sur de trop petites chaises.

Le père ne décolère pas, «violent!» «violent!» «craché!» «craché»!

– Calme-toi, l'enjoint l'ami.

Le père demande la démission de l'enseignante.

La directrice demande au père de baisser d'un ton.

Cela fait peut-être un quart d'heure que la réunion s'encolère, quand pour la première fois, Martine prend la parole. Elle s'éclaircit la voix, ça a eu du mal à venir. Elle se sent faible. Ne voudrait pas se montrer faible. Elle dit avoir été blessée par ce courrier. Une goutte lui descend la joue. Puis elle s'adresse à l'élève. Après les hurlements du père, l'élève aimerait disparaître dans les sous-sols de l'établissement. Martine sa maîtresse tente de le rassurer. Elle lui dit qu'elle n'est pas fâchée contre lui, non, et qu'elle aurait préféré qu'il n'assiste pas à ces disputes d'adultes, et qu'il revienne sans honte à l'école, demain. Qu'il se sente toujours ici le bienvenu.

Est-ce à cause de ces quelques mots que la mère fond en larmes? à gros goulots, la mère pleure. Alors la collègue à son tour pleure, et puis la directrice et le médiateur-traducteur se trouvent pris dans le mouvement, et pleurent, et bien sûr, l'élève pleure. Alors voilà que le père, oui, même le père pleure. Je vous assure que tout le monde dégorge, vous auriez vu ça! De brillantes traînées dévalent les joues, reniflements, dégoulinements et bulles, et tremblements. Les manches se gorgent d'eaux salées qu'elles essuient. Personne ne parvient plus à terminer la moindre phrase.

Le père s'est levé. Il regarde les uns et les autres avec désarroi.

– Comment en sommes-nous arrivés là?

Il embrasse le médiateur. Il embrasse la directrice. Il embrasse sa femme. Il embrasse son fils. Quand le fils se retrouve dans les bras de la mère, le père fait face à Martine. C'est un homme fort, le visage rouge et moité. Il ouvre grand les bras pour saisir l'enseignante.

Sanglote à son oreille:

– Venez manger chez moi à l'occasion, je vous cuisinerai une de mes spécialités.

L'affaire se conclut sans avocate et sans un mot de plus, dissoute comme morceau de sucre dans une tasse de larmes.

biblio

Ski

Slatkine 2026.

Dangereuse vie de bureau

Slatkine, 2024.

Ville bavarde

D'autre part, 2019.

Un exemple à suivre

Kero, 2017.

Aujourd'hui dans le désordre

Kero, 2016.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du Fonds Frei de la Fondation C rtli ainsi que des Fondations Pittard de l'Andelyn, Jan Michalski et C.F. Ramuz.



NIELS ACKERMANN

bio

GUILLAUME RIHS est né à Genève en 1984. Enseignant d'histoire

et d'anglais au Collège Sismondi, il se trouve chanceux de passer ses

journées à étudier avec ses élèves fictions et témoignages. Ce sont

d'ailleurs dans ces deux genres qu'il écrit. Trois romans ont paru, dont

le premier, *Aujourd'hui dans le désordre*, a été lauréat du Prix des écri-

vains genevois. Son opus *Ville bavarde* rapporte des voix entendues en

promenade et son tout récent *Ski*, ses souvenirs d'enfance au chalet

familial. Il nous offre aujourd'hui ces «Trois histoires vraies» qui se dé-

roulent en milieu professionnel. **CO**